

## VERCORS

*Le Silence de la mer*

VERCORS, *le Silence de la mer et autres récits*. Paris. Albin Michel, Livre de Poche. 2024. 255 pages.

*Le Silence de la mer* est le premier livre paru en 1942 aux Éditions de Minuit, fondées clandestinement par Vercors, de son vrai nom Jean Bruller (1902-1991), et son ami Pierre de Lescure. Publié à Londres dès 1943, il jouit rapidement d'une réputation internationale. Il est ici accompagné de sept nouvelles, dont quatre publiées clandestinement.

Sous l'occupation, des Allemands s'installent dans la maison d'un homme et de sa nièce, vite rejoints par un officier qui frappe à la porte, l'ouvre et se présente à eux, impeccable, se découvrant, claquant des talons, s'inclinant devant chacun de ses hôtes forcés : « Je me nomme Werner von Ebrennac ». Et ainsi, jour après jour, il frappe, ouvre la porte malgré l'absence de réponse, tandis que l'homme et sa nièce prennent un café en restant obstinément muets. Seul l'officier parle, se confie. C'est un musicien, un francophone et francophile épris de littérature française, qui ne rêve que de « la merveilleuse union de deux peuples » – l'idée de l'Europe ne date pas de la déclaration de Schuman... –, comme le prétendait la propagande. Un soir, il leur annonce son départ pour retrouver des amis à Paris. Au retour, il ne se manifeste plus, jusqu'au jour où il frappe et n'entre qu'après que le maître de maison eut répondu. Déniaisé par ses anciens amis, qui s'étaient moqué de lui et de sa candeur en insistant : « *nir prellen sie / nous les abusons* », il a demandé à partir pour le front. Ce soir-là, la jeune nièce répond à son adieu. Les autres nouvelles sont de cette tonalité : c'est le désespoir muet de trois soldats, indignés devant l'inconscience des autres, que seule la démarche d'un petit canard déride; c'est une projection imaginaire de son père, déjà mort, vivant dans la France occupée ; c'est une rage contre l'impuissance de l'art; c'est un enfant s'interrogeant sur le silence de son père; c'est l'amitié de deux imprimeurs aux opinions opposées, dans un Paris où le bus 109, Auteuil-Saint Germain, est tiré par un cheval dans les côtes trop raides; c'est un cheval personnifiant Hitler. Tout cela *sotto voce*, comme en retrait. Seul *le Songe*, écrit en 1943 après que Vercors eut recueilli le témoignage d'un rescapé de camp nazi, évoque sans retenue la cruauté, vue en rêve.

Le silence est un leitmotiv qui confère aux textes une véritable douceur, et le personnage de Werner, l'ennemi estimable, est un fil qui court dans les autres nouvelles. On n'y trouve aucune injure, aucune violence, aucune dénonciation indignée, mais au contraire l'amitié, la tendresse, comme si Vercors tentait ainsi de se protéger, de protéger ses lecteurs de la sauvagerie dominante.

## Citations

« Le silence se prolongeait. Il devenait de plus en plus épais, comme le brouillard du matin. Épais et immobile. L'immobilité de ma nièce, la mienne aussi sans doute, alourdissaient le silence, le rendaient de plomb. L'officier lui-même, désorienté, restait immobile, jusqu'à ce qu'enfin je visse naître un sourire sur ses lèvres. Son sourire était grave et sans nulle ironie. (...) Il détournait enfin les yeux et regarda le feu dans la cheminée et dit : « J'éprouve une grande estime pour les personnes qui aiment leur patrie » (...) ». *Le Silence de la mer*, page 23.

« Mais moi qui était assis dans mon fauteuil profond et avais le visage à hauteur de sa main gauche, je voyais cette main, mes yeux furent saisis par cette main et y demeurèrent enchaînés, à cause du spectacle pathétique qu'elle me donnait et qui démentait pathétiquement toute l'attitude de l'homme...

J'appris ce jour-là qu'une main peut, pour qui sait l'observer, refléter les émotions aussi bien qu'un visage, – aussi bien et mieux qu'un visage car elle échappe davantage au contrôle de la volonté. Et les doigts de cette main-là se tendaient et se pliaient, se pressaient et s'accrochaient, se livraient à la plus intense mimique tandis que le visage et tout le corps demeuraient immobiles et compassés. (...) l'officier dit, – sa voix était plus sourde que jamais :

– Je dois vous adresser des paroles graves (...)

– Tout ce que j'ai dit ces six mois, tout ce que les murs de cette pièce ont entendu... » – il respira, avec un effort d'asthmatique, garda un instant la poitrine gonflée... « il faut... » Il respira : « il faut l'oublier ».

La jeune fille lentement laissa tomber ses mains au creux de sa jupe où elles demeurèrent penchées et inertes comme des barques échouées sur le sable et lentement leva la tête, et alors, pour la première fois, – pour la première fois- elle offrit à l'officier le regard de ses yeux pâles.

Il dit (à peine si je l'entendis) : *oh welch' ein Licht ! / oh quelle lumière !*, pas même un murmure ; et comme si en effet ses yeux n'eussent pas pu supporter cette lumière, il les cacha derrière son poignet. » Le Silence de la mer, p. 51-53.